



CATHY MAXWELL

Aux bons soins de Gemma

LE CLUB DE MAIDENSHOP

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Aux bons soins
de Gemma

Aux Éditions J'ai lu

LE CLUB DE MAIDENSHOP

1 – La cabotine

N° 13425

CATHY
MAXWELL

LE CLUB DE MAIDENSHOP - 2

Aux bons soins
de Gemma

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Girard*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

HER FIRST DESIRE

Éditeur original

Avon Books,

an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Catherine Maxwell, Inc., 2021

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2022

*À Chelsea, à Carlos, à Trinity
et à Josie, toute mon amitié !*

Prologue

Le club des Cartésiens

Comme il arrive souvent pour les choses les plus sérieuses, le club des Cartésiens est né d'une bonne plaisanterie.

Un petit groupe de messieurs s'était réuni au Garland, la taverne du village de Maidenshop. Après une ou deux tournées de bière, quelqu'un décréta que le mariage était une calamité dont tout homme logique et sain d'esprit devait se préserver.

Et le club des Cartésiens fut fondé.

Bien sûr, un gentleman finissait bien par se marier un jour ou l'autre. C'était son devoir, et la vie était pleine d'obligations. Quand cela survenait, l'intéressé rendait sa carte de membre – qu'il pouvait néanmoins récupérer si d'aventure il devenait veuf.

Mais pour les autres qui jouissaient encore de leur précieux célibat, le club des Cartésiens était un sanctuaire où l'on se retrouvait dans une inoubliable ambiance de camaraderie virile.

Il en fut ainsi pendant plusieurs générations au club de Maidenshop, où ces messieurs venaient chercher bonne humeur et convivialité...

Jusqu'à la contre-attaque des dames.

1

Londres
Mars 1815

*... il a quitté la vie terrestre pour une vie céleste
amplement méritée.*

Ces mots sautèrent aux yeux de Gemma.

Quelqu'un était mort ?

Elle poursuivit sa lecture et, quelques lignes plus loin, découvrit l'identité du défunt.

Ses jambes se dérochèrent sous elle, et elle se laissa tomber sur la chaise de bureau.

Lady Latimer, la belle-sœur de feu son mari, qui jouait aux cartes avec ses amies dans le salon, l'avait envoyée chercher une feuille de papier pour pouvoir noter les scores. Cet élégant rassemblement de commères prenait un malin plaisir à tourmenter Gemma et à lui faire faire leurs quatre volontés. Après tout, en tant que parente sans le sou, elle ne servait pas à grand-chose, sinon à rendre service.

La lettre avait été poussée au fond du tiroir, et Gemma l'en avait extirpée, pensant qu'il s'agissait d'un papier sans importance pouvant servir à la place d'un feuillet vierge.

Or, surprise, non seulement la lettre lui était adressée... mais elle avait été ouverte.

*Église Saint-Martyr, Maidenshop, Cambridgeshire
Le 15 novembre 1814*

Chère Madame Estep,

Nous avons fait connaissance il y a quelques mois, alors que vous rendiez visite à votre oncle Andrew MacMhuirich. C'est le cœur lourd que je me vois chargé de vous annoncer qu'il a quitté la vie terrestre pour une vie céleste amplement méritée. Sachez qu'il n'a pas souffert et s'est éteint dans son sommeil.

Notre petite communauté le regrettera vivement. Le Garland était un haut lieu de Maidenshop, le centre de tout ce qui s'y passait. Sans ce vieil Andy, puisque c'est ainsi que nous l'appelions affectueusement, nous nous sentons déjà tous un peu perdus.

*Si je puis vous venir en aide en ces temps douloureux, sachez que je reste votre humble serviteur.
Amicalement,*

Révérénd Gérald Summerall

Gemma fixait sans comprendre l'écriture élégante et masculine. Son oncle Andrew était mort ? Il avait plus de soixante ans, mais c'était un homme robuste et très actif. Ils n'avaient repris contact que très récemment, et voilà que déjà il n'était plus. Qu'il n'ait pas souffert était un réconfort. Cet oncle avait été son dernier parent en vie. Elle n'avait donc plus personne, désormais.

Elle relut la date. 15 novembre 1814.

Le souffle lui manqua.

Ces deux dernières années, la mort avait été trop présente à ses côtés. D'abord son père, puis ce petit être dont le cœur n'avait battu qu'une semaine à peine, et enfin son bon à rien de mari...

Chaque décès l'avait entraînée un peu plus loin dans le chaos.

Et voilà qu'Andrew avait à son tour quitté cette terre, lui qui avait été la bonté même quand elle avait eu tant besoin d'un ami. Il était mort depuis... Elle fit un rapide calcul mental. Au moins trois mois ? Que devait penser d'elle le révérend Summerall ? Il lui avait écrit, et elle n'avait jamais répondu.

Pire, jamais elle ne l'aurait su si elle n'était pas tombée par hasard sur cette lettre.

Une lettre qui lui était adressée, aux bons soins de lord et lady Latimer. Quelqu'un en avait brisé le sceau, l'avait lue et l'avait fourrée dans un tiroir sans lui en parler. Le décès de son oncle avait tout bonnement été mis de côté. Pourquoi ?

Gemma balaya d'un regard la pièce où elle se trouvait. Les rideaux, les tapis, les meubles, la décoration démesurément luxueuse. Tout cela avait été payé avec l'argent de son père – *son* argent si l'on raisonnait avec équité. Mais un argent que la loi avait confié à son mari, selon les vœux de son père.

Hélas, Paul Estep était mort sans laisser de testament – les crapules en laissaient rarement –, et la loi, une nouvelle fois, avait joué contre Gemma, cédant ce qui restait de sa fortune à Reginald Estep, lord Latimer, le frère de son mari.

Des hommes lui avaient fait cela, songea-t-elle. Des hommes s'étaient entendus pour la priver de l'argent qui aurait dû lui revenir, simplement parce qu'elle était une femme.

— Alors, Gemma, ça vient, ce papier ? On attend, nous !

Le ton acerbe de lady Latimer venait de la pièce voisine.

— Elle doit être en train de boire un coup, dit une autre voix féminine. Vous savez comment sont les filles du Nord.

Cette remarque idiote lui valut un concert de gloussements. Le punch du majordome avait fait monter le rouge aux joues des invitées de lady Latimer.

Gemma froissa la lettre dans son poing. Jamais leurs époux ne les auraient humiliées en se battant en duel pour la femme d'un autre. Leurs époux étaient vivants, donc elles avaient une place dans la bonne société. Leurs époux payaient toutes leurs dépenses.

Ces femmes se croyaient supérieures à Gemma parce que celle-ci avait commis l'erreur de tomber amoureuse du beau visage du capitaine Paul Estep, avait été dupe de ses mensonges, l'avait cru quand il avait fait le serment de l'honorer et de la chérir.

Barstow, le majordome, apparut sur le seuil du bureau

— Lady Latimer attend, dit-il. Allons, pressez-vous.

Les domestiques importants n'hésitaient pas à donner des ordres à Gemma. Ils avaient compris qu'elle n'avait aucun pouvoir. Elle n'était pas

une domestique, mais elle ne faisait pas vraiment partie de la famille non plus. Elle était de trop, voilà tout.

Sa fierté reprit le dessus. Son père avait été un riche commerçant. Elle avait apporté une dot considérable à son époux. Si lord Latimer lui avait donné ne serait-ce qu'une partie de ce dont il avait hérité, elle aurait pu partir.

— Où est lord Latimer ? demanda-t-elle, surprise par son propre calme quand, intérieurement, elle fulminait. J'aimerais lui parler.

— Monsieur est occupé.

Occupé ? À lire le courrier qui ne lui est pas destiné ?

— Je veux le voir immédiatement.

Le chagrin l'anéantissait depuis trop longtemps. Elle devait agir. Ignorant les appels venant du salon, elle voulut quitter le bureau, mais le majordome, un homme imposant, lui bloqua le passage.

— Vous plaisantez ? Je vous ai dit que Monsieur était occupé. Lady Latimer vous a demandé de lui apporter une feuille de papier, et c'est ce que vous allez faire. Non, d'ailleurs, c'est moi qui vais m'en charger. Donnez-moi ce papier.

Il n'était pas question que Gemma lâche la lettre. Elle recula, levant sa main libre pour maintenir le majordome à distance, puis se dirigea vers le salon. Voyant qu'elle faisait ce qu'on lui avait demandé, Barstow rajusta son gilet et se retira. Ce n'était pas plus mal.

— Ah, vous voilà, Gemma, dit lady Latimer d'un ton irrité, la bouche pleine de brioche. Je me demandais si vous reviendriez un jour... Non, attendez... Mais enfin, où allez-vous ?

Ignorant la question, Gemma passa près des tables de jeu et poursuivit son chemin en direction du couloir. Elle quitta la pièce, Barstow sur ses talons. Comprenant qu'il avait été dupé, celui-ci s'était élancé derrière elle.

— Arrêtez-la ! dit-il.

Mais, à cette heure de la journée, il n'y avait guère qu'un valet dans la maison, et il était probablement en train de conter fleurette à la nouvelle bonne dans la cuisine. De leur côté, ces dames ne risquaient pas de la rattraper, avec tout le punch qu'elles avaient bu.

— Mais enfin, Barstow, où va-t-elle ? demanda lady Latimer.

— Seigneur, on dirait qu'elle est poursuivie par un ours, commenta une des invitées tandis qu'une autre se plaignait de ne rien avoir pour noter ses points.

Et Gemma se sentit libre.

Pour la première fois depuis que la maladie de son père s'était emparée de sa vie, elle agissait de son propre fait. Poussée par la colère et par son instinct de survie, elle courut jusqu'à la bibliothèque. Lord Latimer s'y retirait en général tous les après-midi quand il était chez lui. La porte était fermée. Elle actionna la poignée, sans succès.

Il était donc là, sans doute en compagnie de Mme Sutton, la gouvernante. En dehors de lady Latimer, tout le monde savait qu'ils avaient une liaison.

En fait, lord Latimer sautait sur tout ce qui passait. Gemma calait toujours une chaise sous la poignée de sa porte lorsqu'elle était dans sa chambre pour le tenir à distance, et toutes les

bonnes de la maison savaient qu'il valait mieux éviter de le croiser dans l'escalier de service.

Elle toqua violemment à la porte, qui trembla sous la force de sa colère.

— Il faut que je vous parle, monsieur ! lança-t-elle avec l'autorité de celle qui sait ce qu'elle veut.

— Gemma, veuillez laisser Monsieur tranquille ! ordonna Barstow en approchant.

Il était suivi de lady Latimer.

— Que fait-elle ? Mais que fait-elle ? répétait-elle en titubant.

Gemma aurait aimé savoir ce qu'elle faisait. Mais son instinct et le sentiment trop longtemps enfoui d'avoir été bernée semblaient désormais dicter tous ses faits et gestes.

Elle frappa plus fort encore.

— Lord Latimer, ouvrez cette porte !

À sa grande surprise, le battant s'ouvrit brusquement, et une jeune femme de chambre du nom de Beth sortit précipitamment. Elle avait les lèvres rougies et abîmées.

— Merci, murmura-t-elle à Gemma avant de disparaître dans le couloir comme si une meute de chiens la poursuivait.

Gemma entra et vit lord Latimer, dont le regard furibond lui souffla qu'elle l'avait interrompu. La bibliothèque était une vaste pièce dont les grandes fenêtres donnaient sur le jardin. Lire au coin du feu y était agréable, grâce à de confortables canapés et fauteuils.

Le maître de maison se tenait à côté de l'un des canapés, sans sa veste. Le reste de ses vêtements, dont la braguette déboutonnée de son pantalon, était de travers. C'était un homme assez petit

comparé à son frère Paul, qui faisait près d'un mètre quatre-vingts. En dehors de cette différence de taille, les deux frères se ressemblaient beaucoup, avec leurs cheveux bruns et leurs yeux gris. En vérité, tous deux étaient assez beaux garçons, mais l'expérience avait enseigné à Gemma qu'il valait mieux ne pas se fier aux apparences.

Pour une fois, elle lui tint tête.

— Comment osez-vous ouvrir mon courrier et me cacher ce qu'il contient ? lança-t-elle en brandissant la lettre froissée.

Barstow arriva juste à ce moment et referma ses deux larges mains sur ses épaules. Instinctivement, Gemma donna un coup de coude en arrière, assez puissant pour qu'il la lâche et se plie en deux de douleur.

Gemma s'écarta d'un bon mètre. En dehors de lord et de lady Latimer, la scène avait maintenant un public. Les invitées de Madame l'avaient suivie dans le couloir et contemplaient le spectacle avec des yeux ronds. Sans doute s'estimaient-elles terriblement chanceuses d'assister à une telle scène. Gemma n'en doutait pas un instant : cet incident aurait fait le tour de Londres avant la tombée de la nuit.

Elle s'en moquait. Elle en avait fini avec la gentillesse et les convenances. Elle avait grandi à Manchester, où l'on s'enorgueillissait de toujours dire ce que l'on pensait, et du sang de rebelles écosais coulait dans ses veines, du côté de sa mère.

Il était temps qu'elle se comporte comme le lui dictaient ses origines.

— Je veux la part qui me revient de la fortune de mon mari. Vous me la devez, et je la veux !

Elle l'avait déjà demandée, bien sûr. Poliment. Humblement. Timidement. En réponse, elle avait eu divers prétextes, des promesses. Puis plus rien. Silence.

Consciente de la précarité de sa situation, elle avait accepté cet état de fait. Mais cette lettre cachée, c'était la trahison de trop.

— Vous ne pouvez pas me la prendre comme ça, reprit-elle. Cet argent me vient de mon père.

— Qui vous a mariée à mon frère et a modifié son testament pour faire de Paul son héritier. Ce n'est pas ma faute si votre père n'a pas jugé bon de protéger vos intérêts.

Lord Latimer s'était rajusté, avait renfilé sa veste et retrouvé un peu de sa prestance.

— Et ce n'est pas ma faute non plus si votre époux m'a laissé votre fortune.

— Paul était un coureur de jupons et un joueur invétéré qui n'était ni un bon époux ni même un homme bien !

Derrière elle, parmi les commères, Gemma entendit quelques exclamations outrées et se retourna.

— Vous le saviez pertinemment. J'ai été la dernière à apprendre qui il était réellement. Même vous, lord Latimer, devriez comprendre que je mérite de recevoir quelque chose. Ce ne serait que justice.

Latimer regarda au-delà de Gemma, en direction de sa femme.

— Ma chère, ne croyez-vous pas que vos invitées seraient plus à leur aise dans le salon ? Je vous en prie, mesdames, pardonnez cette interruption. Il s'agit là d'une affaire tout à fait privée,

comme vous l'aurez deviné. Je vous enjoins de rester discrètes à ce sujet.

— Oui, retournons à nos cartes, voulez-vous ? dit lady Latimer avec un sourire éclatant mais on ne peut plus forcé.

Était-ce à cause de la scène que Gemma provoquait ou de la vue d'une bonne sortant en courant de la bibliothèque fermée à clé ?

Quoi qu'il en soit, les commères ne bougèrent pas d'un pouce. Elles se regardaient en silence, comme pour se mettre d'accord sur le fait que partir n'était pas à l'ordre du jour.

Gemma comprit que c'était là sa seule chance d'obtenir quelque chose. Elle allait faire honte à lord Latimer au point de le pousser à lui verser sa pension de veuve.

— Vous avez pris la fortune de mon mari et ne m'avez rien donné. À cause de vous, je suis dans le besoin.

Les traits de lord Latimer se durcirent.

— Nous nous sommes occupés de vous, Gemma.

— En cachant le courrier qui m'était adressé ?

Certaine que les commères sauraient apprécier l'importance qu'il y avait à pouvoir entretenir une correspondance personnelle, elle brandit la lettre.

— Mon oncle Andrew était le dernier parent qui me restait. Je méritais d'être prévenue de son décès. Mais quelqu'un d'autre que moi a ouvert cette lettre, il y a de cela des mois, et n'a pas jugé bon de m'informer de son contenu !

Lord Latimer s'approcha, l'air sûr de lui.

— Absolument. Je suis le maître de maison. Tout ici passe par moi, et je n'en pouvais plus de vous voir porter le deuil de mon frère. Si vous

aviez été au courant de ce nouveau décès, vous auriez insisté pour continuer à porter du noir, et je déteste les femmes vêtues de noir. C'est tellement sentimentaliste. Allez, mesdames, retournez à vos cartes et à vos brioches, ajouta-t-il en agitant les mains comme s'il écartait des poules de son chemin. Nous nous occupons très bien de notre Gemma. N'ayez crainte. Nous pensons qu'elle a eu plus que sa part de décès.

— Oui, nous nous occupons très bien d'elle, répéta son imbécile de femme.

Cette fois, c'en était trop.

— Je peux très bien m'occuper de moi-même... si vous me donnez l'argent qui me revient.

— Là est le problème, Gemma. Aucun argent ne vous revient.

Quel toupet !

— Vous avez acheté une voiture neuve avec l'argent de ma dot, et...

— J'ai acheté cette voiture avec *mon* argent, l'interrompt Latimer d'un ton glacial et sans appel. Aux termes de la loi, j'ai hérité de la fortune de mon frère, qui avait hérité de celle de votre père. Si ce dernier avait voulu que vous héritiez, il aurait dû le mettre par écrit.

— Il avait confiance en Paul.

Ces seuls mots faillirent l'étrangler.

— Personne n'aurait dû avoir confiance en Paul. C'était un idiot, qui prenait des décisions d'idiot. Tout le monde savait que sir Michaels aimait sa femme et qu'il était bon tireur.

Gemma sentit la honte lui rougir les joues. Certes, tout Londres était au courant que son mari avait perdu la vie en se battant en duel pour

la femme d'un autre. Mais, de la part de lord Latimer, évoquer cela ici et maintenant, devant de tels témoins, était cruel.

Elle se drapa dans son orgueil.

— Et tout le monde sait-il que vous m'avez caché la mort de mon mari jusqu'à ce que je vienne le chercher ici ? Depuis combien de temps était-il mort ? Six mois ? dit-elle d'un ton vibrant de la honte qu'elle aurait voulu déverser sur son époux. Mort et enterré sans que sa veuve en soit informée ? C'est de cette façon que vous vous occupez de moi ?

Une moue agacée déforma les lèvres de lord Latimer.

— Peut-être souhaitais-je vous épargner cette tragique nouvelle.

— Peut-être ne souhaitiez-vous pas que je conteste les prétentions que vous aviez sur ma fortune ?

— Cet argent n'a jamais été le vôtre, Gemma. Ni votre père ni votre mari ne vous ont jamais prise en considération de ce point de vue. Pourtant, ma femme et moi vous avons recueillie, en bons chrétiens que nous sommes, et voilà comment vous nous remerciez. Vous êtes une imbécile, ma fille.

Derrière Gemma, les commères acquiescèrent. Bien sûr, elles étaient du côté de Latimer, et du côté des lois écrites par les hommes.

Serrant la lettre dans son poing, Gemma sentit des larmes de frustration lui monter aux yeux et les retint de toutes ses forces.

— Donnez-moi ce qui me revient.

Il claqua des doigts devant son visage.

— Vous n'aurez rien de moi. Retournez faire ce que ma femme vous demande et, à l'avenir, soyez plus reconnaissante. Sans nous, vous et vos chères herbes miraculeuses seriez à la rue. Mais oui, je suis au courant de la façon dont vous occupez vos journées. À vendre des potions dans les maisons du quartier. Plusieurs voisins m'ont fait part de la gratitude qu'ils éprouvaient à votre égard. Vous les auriez aidés, apparemment. Alors continuez votre cuisine si ça vous chante, jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter. C'est compris ?

Il faisait allusion aux tisanes, toniques et baumes médicaux qu'elle fabriquait elle-même. Sa grand-mère lui avait transmis ce savoir-faire lorsqu'elle passait ses étés chez elle, à Glasgow.

— Et vous feriez bien d'être aussi un peu plus gentille avec moi, ajouta-t-il d'une voix à peine audible, en se penchant vers elle.

— Jamais ! hurla Gemma. Vous ne me toucherez jamais !

Aucun homme ne la toucherait plus. Elle en avait fini avec cette engeance.

— Dommage, vraiment, répondit-il sans vergogne. Venez, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme pour lui offrir son bras. Raccompagnons vos invitées jusqu'au salon et goûtons encore au délicieux punch que Barstow aime à préparer.

Lady Latimer obtempéra sans hésiter, toisant Gemma d'un regard méprisant qu'imitèrent aussitôt ses amies. Barstow suivit le cortège, une main sur les côtes, à l'endroit où le coude de Gemma avait fini sa course.

Elle les regarda remonter le couloir puis disparaître dans le salon. Elles devaient toutes parler

d'elle, maintenant, et écouter lord et lady Latimer raconter tout et n'importe quoi à son propos. Inutile de préciser que la gentillesse ne serait pas de mise.

Gemma tourna les talons et gagna d'un pas pressé l'escalier de service. Elle monta aussi vite que le lui permettaient ses jambes et ne s'arrêta pour reprendre son souffle qu'une fois atteint le havre de paix qu'était sa petite chambre mansardée. Elle claqua la porte, la rouvrit, la claqua plus fort encore. Personne ne pouvait l'entendre.

Mais, presque aussitôt, l'expression de sa colère la vida de toute énergie. Elle s'effondra à côté de son petit lit et pleura longuement. Ses larmes étaient amères. Elle pleurait pour son père, qui avait toujours voulu ce qu'il y avait de mieux pour elle du moment qu'elle se pliait à sa volonté ; elle pleurait pour son mari, qui n'avait pas été l'homme qu'elle avait imaginé ; elle pleurait pour Andrew, qui avait mérité autre chose que des mois de silence à l'annonce de son décès.

Et elle pleurait pour l'enfant dont elle avait espéré qu'il ferait la fierté de son égoïste de mari. Elle ne parlait jamais de sa fille à personne, mais elle ne cessait de penser à elle.

Elle pleura jusqu'à l'épuisement. Puis elle s'essuya les yeux du dos de la main et se sentit honteuse. Elle était faite d'un bois plus dur que cela. Elle qui descendait d'une lignée de femmes énergiques et fortes s'était laissée aller à pleurer comme une mauvette. Ce n'était pas...

Deux coups à la porte annoncèrent l'arrivée de Mme Sutton, la gouvernante, qui entra sans attendre, suivie d'un valet. D'un mouvement du

menton, la gouvernante indiqua la chaise, celle qui empêchait lord Latimer d'entrer dans la pièce. Le valet s'en empara et disparut avec.

Mme Sutton resta dans la chambre, les mains croisées devant elle. C'était une Irlandaise au sens pratique très développé, qui avait une vingtaine d'années de plus que Gemma.

— J'ai essayé de vous mettre en garde, madame Estep. Vous ne pouvez pas lutter contre ceux qui sont meilleurs que vous. Nous devons tous apprendre à rester à notre place. Ou faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Je ne crois pas que ces gens-là soient meilleurs que moi. Ou que vous.

— Alors vous êtes condamnée à rester malheureuse. Monsieur m'a demandé de vous informer qu'il ne voulait plus vous voir vêtue de noir. Vous ne serez plus admise dans les étages inférieurs si vous en portez.

Ayant transmis le message, elle quitta la chambre, refermant la porte derrière elle.

Gemma retrouva un peu d'espoir.

Lord Latimer croyait donc l'intimider ?

À l'un des crochets plantés dans le mur, elle prit une des cinq robes noires qu'elle possédait. Elle avait à peine porté le deuil pour Paul, mais elle le porterait pour son oncle, et aussi longtemps qu'elle le voudrait. Lord Latimer pouvait en faire une jaunisse, elle s'en contrefichait.

Elle s'habilla, puis refit son chignon, y épingla un petit chapeau, comme si elle se préparait à sortir. Lord Latimer était un homme qui tenait parole, elle n'en doutait pas un instant. Il serait furieux de la voir en noir. Or elle ne voulait pas

céder. Mais n'en faire qu'à sa tête, c'était prendre la porte et ne jamais revenir.

Où irait-elle ? Là était le problème. Elle n'avait plus de famille.

Le souvenir d'une lettre que lui avait envoyée son oncle Andrew lui revint. Tout ce qui était à lui était à elle, lui avait-il écrit. Gemma avait été très touchée. Andrew possédait une taverne, dans un village. Alors qu'elle était en route pour Londres afin de mettre Paul devant ses responsabilités, elle y avait fait étape et passé une agréable soirée avec son oncle. Il lui avait dit que si les choses ne s'arrangeaient pas avec son mari, elle pouvait toujours venir vivre chez lui à Maidenshop.

Pourquoi n'était-elle pas partie là-bas tout de suite après la mort de Paul ? Question d'orgueil, sans doute. Au début, elle avait cru lord Latimer lorsqu'il avait déclaré qu'il la prendrait en charge, mais vivre sous les toits et lui obéir au doigt et à l'œil n'était pas ce qu'elle avait eu en tête. Elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même, ayant toujours cru qu'il y aurait dans sa vie un homme pour s'occuper d'elle. Quelle naïveté ! Sa grand-mère lui avait pourtant dit et répété qu'une femme sensée devait apprendre à se débrouiller seule.

Et voilà qu'aujourd'hui, Andrew n'était plus. Mais la taverne, elle, existait encore.

Ce qui est à moi est à toi. Il lui semblait entendre Andrew lui murmurer ces mots au creux de l'oreille.

Gemma se mit à genoux et tira de sous son lit la boîte qui contenait presque tout ce qu'elle possédait. Elle l'ouvrit, en sortit le portrait de sa mère, une bague en rubis offerte par Paul quand il l'avait

demandée en mariage, et la liasse de recettes et de conseils légués par sa grand-mère, des recettes que les femmes de la famille se transmettaient depuis des générations. Il y avait aussi des lettres. Gemma gardait toutes ses lettres.

Celle d'Andrew était sur le haut de la pile.

Elle posa la missive du révérend Summerall dans la boîte et prit celle de son oncle. Jeune, il avait travaillé comme marin et n'était jamais retourné dans son Écosse natale, mais la grand-mère de Gemma, sa mère, l'avait toujours chéri. C'était pour cette raison que Gemma avait fait étape chez lui, et elle ne l'avait pas regretté. Andrew lui avait ensuite écrit pour s'assurer qu'elle était bien arrivée à Londres, concluant sa missive par des mots particulièrement attentionnés : *Nous sommes les derniers des MacMhuirich, et ni toi ni moi n'avons de famille. Ce qui est à moi est à toi. N'oublie jamais que je suis là.*

La taverne de Maidenshop était une maison biscornue nichée au cœur d'un charmant petit village. L'air y était léger et frais, pas enfumé comme à Londres.

Et elle était la seule héritière d'Andrew, c'était clair dans sa lettre.

Brusquement, la décision de Gemma fut prise. C'était un pari fou, mais elle ne resterait pas ici, à redouter que lord Latimer cherche à forcer sa porte.

À trop se fier aux autres, elle était trompée plus souvent qu'à son tour. Désormais, elle ne compterait plus que sur elle-même. Et elle irait à Maidenshop revendiquer son héritage.

Elle fourra tout ce qu'elle pouvait porter dans son grand sac de voyage. Le reste n'avait pas de valeur à ses yeux. Elle vida le contenu de la boîte à trésors par-dessus ses vêtements, prit aussi le sac brodé qui contenait ses herbes, ses tisanes et ses baumes. Les flacons de toniques allaient devoir rester ici. Elle en referait.

Pour ce qui était de l'argent, elle avait la bague en rubis et ce qu'elle avait gagné en vendant ses remèdes à ses voisins de Mayfair. Cela devrait suffire pour lui permettre de démarrer une nouvelle vie.

Sans faire de bruit, elle descendit l'escalier de service, se glissa dans le jardin, le traversa jusqu'à la petite allée qui le longeait et gagna la rue. Moins d'une heure plus tard, elle avait vendu sa bague. Pour pas grand-chose – la pierre était de qualité médiocre. Comme Paul. Et son frère.

Mais cela lui paya une place – la moins chère – dans la malle-poste pour Maidenshop.

Plus tard, installée sur le toit d'une voiture bondée en route pour Newmarket, elle repensa à l'homme si gentil dont la mort lui apportait une lueur d'espoir.

Le vent essuya ses larmes.

Maidenshop, Cambridgeshire

— Embrassez-moi, demanda Clarissa Taylor en se tournant brusquement vers Ned Thurlowe.

Ils marchaient dans une allée boisée, pas très loin de la maison des Nelson mais à l'abri des regards.

Le problème, c'était que Ned n'avait pas du tout écouté ce qu'elle lui racontait depuis qu'ils avaient quitté la maison. Il pensait à ses patients. Unique médecin de la région, il manquait toujours de temps. Il aimait beaucoup son travail, qu'il s'agisse de remettre en place un bras cassé, de faire tomber la fièvre d'un enfant ou même de soigner un abcès sous le sabot d'un cheval. Un médecin de campagne devait être capable de faire face à toutes les situations, et Ned aimait relever ces défis.

Clarissa et lui étaient fiancés depuis un peu plus de deux ans. Certes, c'était inhabituellement long pour des fiançailles mais, à dire vrai, la perspective du mariage n'emballait pas vraiment Ned. S'il avait demandé sa main à Clarissa, c'était uniquement

parce que, après le décès des parents adoptifs de la jeune fille, les matrones de Maidenshop avaient décidé que le mieux pour elle était de se marier. Elle avait vingt-deux ans, un âge plus que raisonnable pour prendre époux. Bébé, elle avait été abandonnée sur les marches de l'église. Le révérend Taylor et sa femme l'avaient adoptée et aimée comme leur propre fille. Malheureusement, ils n'étaient plus de ce monde, et Clarissa se trouvait désormais sans famille. Elle vivait de la charité des villageois et était hébergée par Nelson, un gros propriétaire terrien du village. Bâtarde et indésirable, son sort n'était guère enviable, et Ned était tombé d'accord avec les matrones : un homme honorable devait lui assurer un avenir... Cet homme honorable avait finalement été lui.

Il ne faisait pas un prétendant très assidu, loin de là. Il lui avait fallu deux ans pour appeler Clarissa par son prénom, et il oubliait sans arrêt de le faire. Et il n'avait le temps de passer la voir qu'une fois par semaine, même s'il se vantait d'être toujours ponctuel. Il lui rendait visite chaque vendredi, à 14 heures précises, et restait quinze minutes.

En fonction du temps qu'il faisait, ils sortaient marcher un peu, toujours sur le même chemin. En général, Clarissa lui racontait sa semaine, et il feignait de l'écouter. Il préférait en réalité se concentrer sur les sujets auxquels il accordait de l'importance – les sciences, sa série de conférences, ou même l'avenir du Garland.

Ned était le président du club des Cartésiens. Depuis sa création, il y avait plusieurs générations de cela, le club avait élu domicile au Garland.

Maintenant que son propriétaire, le vieil Andy, avait disparu, ses membres ignoraient ce qu'il allait advenir de ce lieu de rendez-vous si important pour eux. Mais, après tout, personne n'était venu revendiquer la propriété de cet établissement, et jusque-là, ils avaient continué à s'y retrouver, faisant comme s'ils étaient chez eux. Fallait-il s'en inquiéter ? Ned se posait la question.

Il ne voulait pas laisser tomber les autres membres. Il aimait faire partie du club. Pour une fois dans sa vie, il avait le sentiment d'être à sa place. À Londres, on murmurait, on haussait les sourcils sur son passage. À Maidenshop, il faisait partie de la communauté, en était un membre estimé.

Tout cela pour expliquer qu'il avait la tête ailleurs quand Mlle Taylor lui demanda de l'embrasser. Il continua de marcher sans s'apercevoir de rien et fit plusieurs pas avant de constater qu'elle n'était plus à côté de lui.

Poli, il s'arrêta. Puis il saisit le sens de ses paroles. *L'embrasser ?*

Elle avait même fermé les yeux et tendait ses lèvres en direction de l'endroit où il aurait dû se trouver.

Que faire ?

Mlle Taylor rouvrit les yeux avant qu'il ait pu se décider. Elle secoua la tête, surprise de ne pas le voir, puis fronça ses fins sourcils, contrariée. Une délicate nuance de rose teinta ses pommettes.

Clarissa était une jeune femme particulièrement jolie, dotée de cheveux d'un beau blond doré, de grands yeux verts et d'un teint velouté. Si elle s'était retrouvée fiancée à lui ces deux dernières

années, ce n'était pas à cause de son apparence, mais de sa naissance.

Et ce n'était pas sa faute non plus si Ned ne se sentait pas prêt à se marier.

Simplement, il n'avait vraiment pas envie de l'embrasser.

Il n'aurait su dire pourquoi, sinon qu'il n'aimait guère le commerce des femmes. Il les trouvait frivoles et, souvent, d'une grande cruauté.

Bien sûr, il avait eu son lot d'aventures. Les femmes le trouvaient beau garçon, et un homme avait certains besoins. Mais il avait toujours pris soin d'avoir des liaisons loin de Maidenshop, et de garder l'avantage. Il ne souhaitait pas reproduire le modèle de son père, qui s'était ridiculisé dans tout Londres, tiraillé entre une célèbre cocotte et une épouse déchaînée. Malgré lui, Ned avait été la victime innocente de ce triangle amoureux, et cela lui avait servi de leçon.

Toutefois, il ne voulait pas mettre Clarissa dans l'embarras. Avait-elle tort de lui demander un baiser ? N'importe quel autre homme en aurait exigé un depuis longtemps.

Sur ces considérations il rebroussa chemin pour la rejoindre, se pencha et l'embrassa sur la joue.

Elle ne cacha pas sa déception. Il pouvait la comprendre. Lui-même avait eu l'impression d'embrasser une de ses demi-sœurs – même s'il était plus attaché à Clarissa qu'à ces dernières.

Elle baissa le regard, battit des cils.

— Je ne voulais pas dire comme ça. Je voulais... je voulais un baiser plus... franc, dit-elle en se forçant à le regarder dans les yeux.

— Pourquoi ?

Une nouvelle fois, elle fronça les sourcils.

— Comment ça, pourquoi ? N'est-ce pas là une demande raisonnable, après tout ce temps ?

Elle avait raison. Il ne trouva aucune excuse valable.

— Quand allons-nous nous marier ? reprit-elle comme il restait silencieux. Loin de moi l'idée de vous forcer la main. Je sais que nous ne ferons pas un mariage d'amour et que si vous avez demandé ma main, c'est parce que les matrones vous ont mis au pied du mur.

— Vous exagérez.

— Non, dit-elle en reprenant le chemin de la maison. Je sais très bien que M. Balfour a refusé, prétextant être un célibataire endurci. Bien sûr, il a changé de refrain depuis et semble très heureux en ménage. Quant à l'autre célibataire convenable de la paroisse, le comte de Marsden, je le trouve insupportable. Il est d'un égoïsme...

— Mars est l'un de mes meilleurs amis.

Elle leva une main gantée.

— Ne le prenez pas mal, mais je ne comprends pas pourquoi vous l'admirez. Cet homme n'a aucun but dans la vie.

— Mais pas du tout, répliqua timidement Ned, même si, ces derniers temps, il y avait eu du vrai dans cette remarque.

— Quand les matrones du village se sont tournées vers vous, vous auriez pu refuser. Je serais alors partie chercher une place de gouvernante ou de dame de compagnie. J'aurais pu faire cela, dit-elle du ton de celle qui cherche à s'en convaincre.

Ned se maudit d'autant plus qu'il lui était arrivé de regretter qu'elle ne l'ait pas fait.

Il la prit par le bras et la fit pivoter vers lui.

— C'est là une vie difficile, que personne ne souhaitait pour vous, et surtout pas moi.

Ça, c'était vrai.

— Je sais ce que c'est que de se retrouver poussé dans l'inconnu, reprit-il. Bien sûr, j'ai de la chance, mes études m'ont préparé à me débrouiller seul. Mais vous retrouver dame de compagnie pour une vieille aristocrate sourde et irritable, ou gouvernante, contrainte d'aller de maison en maison ? Non, ce n'est pas ce que vous voulez.

— Si j'avais été un homme, les choses auraient peut-être été plus faciles. J'aurais pu avoir les mêmes perspectives que vous.

Elle avait raison.

Elle hocha la tête, certaine qu'il comprenait.

— Je regrette que vous soyez contraint de m'épouser. C'est un fardeau dont...

— Ce n'est pas...

Elle posa les doigts sur ses lèvres pour l'empêcher de poursuivre.

— Je vous en prie, Ned, soyons honnêtes...

Ce fut le moment qu'il choisit pour l'embrasser. Il savait embrasser, et il s'appliqua.

Fut-ce un baiser passionné ? Non.

Mais elle le ressentit comme tel. Ses lèvres étaient ignorantes et sincères. Elle réagit comme si elle avait faim de quelqu'un, ou de quelque chose.

Il n'approfondit pas son baiser, et elle ne chercha pas à l'y encourager. Elle était trop novice pour cela.

Sa dernière maîtresse, Emily, une veuve qui habitait Cambridge, l'avait accusé d'être manipulateur. Cela l'avait troublé. Sa mère était

manipulatrice. Lui était juste un homme avec des besoins, et il avait cru Emily dans les mêmes dispositions que lui. Leur liaison avait commencé comme un simple échange de bons procédés, puis Emily s'était mise à exiger plus.

— Que fais-tu des sentiments ? avait-elle demandé. Dieu t'a donné un beau visage, mais tu as un cœur de pierre.

Ned n'avait pas compris. La relation sexuelle était une nécessité biologique. Que venait faire le cœur là-dedans ?

Par ailleurs, les sentiments appelaient la confiance, et seules deux personnes au monde avaient la confiance de Ned : Marsden et Balfour. Il avait été honnête avec Emily dès le début. Il n'attendait rien d'elle, sinon l'agréable sensation de son corps contre le sien. Aucune femme ne lui inspirait assez confiance pour qu'il baisse la garde, pas même Clarissa – et il tenait à elle plus qu'à toute autre femme de sa connaissance.

Ce fut Clarissa qui interrompit leur baiser. Ses jolis yeux étaient clos, comme si elle avait savouré chaque seconde de ce contact. Elle s'abandonna doucement contre lui, inspira longuement.

— Vous sentez le vent et la tempête. Je pourrais me noyer dans cette odeur.

Il éclata de rire. Quelle remarque saugrenue ! Parfois, Clarissa portait un parfum léger de rose ou de violette. C'était assez agréable, mais de là à vouloir se *noyer* dedans... Et quand bien même ç'aurait été le cas, jamais il ne l'aurait d...

Il comprit soudain ce qu'Emily avait voulu dire. Il était *froid*.

Comme sa mère ?

Jamais il n'avait eu envie de se fondre en une femme à cause de son odeur. « Ce n'est pas tout à fait vrai », lui souffla son esprit formé à la médecine. Comme n'importe quel homme, il lui arrivait d'être excité par le parfum d'une femme.

— Êtes-vous vraiment d'accord pour m'épouser ? demanda Clarissa en s'écartant.

Tout au fond de ses yeux, il vit la peur, le doute – c'était à lui de la rassurer.

— Non seulement je le suis, mais c'est un honneur pour moi, mentit-il.

Il la sentit se détendre. Elle sourit et s'appuya de nouveau contre lui.

— Quand ? murmura-t-elle. Quand allons-nous nous marier ?

Fichtre, ça commence à bien faire, ces questions.

Interprétant correctement son hésitation, elle pesa légèrement contre lui.

— Ned, je ne vais pas pouvoir continuer à vivre ainsi de la charité des Nelson.

Il recula d'un pas. Il avait besoin d'espace.

— Je sais. Une décision doit être prise, mais je ne peux pas la prendre maintenant.

Il l'avait dit ! Quel soulagement !

Il ne laissa pas à Clarissa le temps d'émettre une objection.

— Je vais bientôt devoir y aller, et je ne peux pas régler cela dans l'instant. La veuve Smethers s'est tordu la cheville hier – enfin, j'espère que ce n'est que cela. C'est peut-être cassé. Sa cheville était trop enflée hier soir pour que je puisse faire un diagnostic. Après une nuit de repos, j'y verrai un peu plus clair, je l'espère. Ensuite, je dois passer chez les Balfour, poursuivit-il en se

dirigeant vers la maison, où un garçon d'écurie s'occupait d'Hippocrate, son cheval.

La déception se lisait sur le visage de Clarissa, mais elle le suivit.

— Comment va Mme Balfour ? demanda-t-elle poliment.

Kate Balfour était enceinte.

— Très bien, même si je ne comprends pas pourquoi Balfour insiste pour que ce soit moi qui m'occupe de l'accouchement. Ce n'est pas mon point fort, mais les Balfour sont de très bons amis. Kate dit que je devrais écouter...

Il s'interrompit et s'arrêta net. Il venait de comprendre une chose. Il n'était pas particulièrement perspicace, mais il lui arrivait d'avoir des éclairs de lucidité. Au tout début de sa grossesse, Kate lui avait demandé de l'écouter plus attentivement, chose qui n'était pas facile pour lui. Il avait beaucoup à faire et préférait émettre un diagnostic puis passer au patient suivant. Faire preuve de patience et d'écoute avec Kate avait conforté leur amitié tout en l'aidant à mieux comprendre le déroulement de la grossesse.

Aujourd'hui, il se rendait compte qu'il devait se forcer à écouter Clarissa aussi. Elle avait raison lorsqu'elle disait qu'elle ne pourrait pas vivre éternellement chez les Nelson et qu'ils avaient besoin de fixer une date pour le mariage.

Ned prit sa décision dans la foulée.

— Nous nous marierons juste après la conférence de Frost.

Elle répondit d'un nouveau froncement de sourcils.

— Pourquoi attendre aussi longtemps ?

— Avant, je n'aurai pas le temps. On pourrait m'appeler à tout moment pour le bébé des Balfour, et je dois être disponible.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il restait un bon mois avant que Kate accouche.

— Ensuite, il y aura le Grand Cotillon...

Le bal donné en l'honneur de l'arrivée de l'été. C'était l'événement de l'année pour toute la bonne société de Maidenshop et des alentours. Ned détestait ce moment mais, en l'occurrence, c'était une excuse plausible.

— ... et je serai déjà très occupé par l'organisation de la conférence de Frost, qui doit se tenir le lendemain, continua-t-il. Donc je ne vois pas comment je pourrais me marier avant.

En terminant sa phrase, il sentit un poids lui tomber sur les épaules. Son instinct lui dictait de revenir sur sa décision.

Mais il était un gentleman. La proposition venait de lui, et un homme d'honneur tenait toujours ses promesses. Deux ans d'attente, c'était suffisant.

L'expression de Clarissa se détendit. Elle comprenait, acceptait, et son soulagement était visible, comme si elle avait craint qu'il ne cherche à se débarrasser d'elle.

— Oui, c'est normal. Merci, monsieur. Merci. Je serai la meilleure épouse qui soit, vous ne le regretterez pas.

Il le regrettait déjà.

Elle se mit à évoquer à haute voix la joie des Nelson. Il hocha la tête avec raideur tout en se dirigeant vers son cheval.

Bien sûr, revenir sur sa promesse était impossible. Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison,

Nelson en sortait. Clarissa lui annonça la bonne nouvelle, précisant qu'une date avait été fixée. Nelson se retourna pour relayer l'information à l'intérieur de la maison d'une voix de stentor. Sa femme et ses filles accoururent pour féliciter les futurs mariés.

Et le sourire de Ned se figea un peu plus.

Il n'avait qu'une envie : s'en aller. Et lorsque ce fut fait, il éprouva de la reconnaissance envers ses patients, qui n'avaient pas tant besoin de lui que cela. La cheville de la veuve Smethers était très contusionnée mais avait nettement dégonflé, et il s'en tint à son diagnostic de foulure plutôt que de fracture. Le bébé de Kate Balfour se développait bien. Tout allait pour le mieux.

Pour autant, il ne cessa de penser à ce mariage. Il avait beau faire, cette perspective l'obsédait, à tel point que, sa journée terminée, il se sentit incapable de rentrer chez lui pour s'attabler seul devant le dîner préparé par Royce, son domestique, et prit la direction du Garland. Il n'y était pas allé depuis un moment.

Au printemps précédent, afin de battre le rappel pour sa première conférence, il avait commencé à recruter de nouveaux membres. Bon nombre de jeunes gens du village avaient intégré le club des Cartésiens. Ils se retrouvaient au Garland presque tous les soirs. Les matrones, entre autres, se plaignaient qu'ils consomment de l'alcool, mais les hommes avaient besoin d'un endroit où se retrouver sans la présence des femmes, et ce soir, c'était exactement ce qu'il fallait à Ned. Plus le temps passait, plus l'énormité de ce qu'il avait accepté de faire l'horrifiait.